

"Des vies troublantes comme un décor de Tennessee Williams.
L'un des meilleurs romans du moment." *PARIS MATCH*

LES GARÇONS DE LA CITÉ- JARDIN

DAN
NISAND



Les garçons de la cité-jardin

DU MÊME AUTEUR

Morsure, Naïve, 2007.

DAN NISAND

Les garçons de la cité-jardin

ROMAN



© Groupe Delcourt, Les Avrils, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Manon Bucciarelli.

*En mémoire du sergent et soldat de première classe
Christophe Marquis,
et de Marie-Thérèse Buz-Lehmann, dite « Marithé ».*

*Recommencer depuis le commencement ?
Mais cela ne servirait à rien. Ce serait de
nouveau pareil – tout ce qui est arrivé
arriverait encore. Car certains êtres
s'égarent nécessairement, parce qu'il n'y
a pas pour eux de vrai chemin.*

Thomas MANN

Ferdinand Hildenbrandt a dix ans en 1870, lorsque l'Alsace et la Moselle sont annexées. Fils d'un épicier mulhousien, il transforme l'entreprise paternelle en société par actions et fait construire une usine de conserves qui ne cessera de s'agrandir.

Novateur en matière de politique sociale, il compte parmi les premiers industriels allemands à mettre en place un restaurant d'entreprise, des installations sanitaires, une bibliothèque et une infirmerie pour son personnel. Dès 1910, il instaure la participation des employés aux bénéfices des Établissements Hildenbrandt. Il leur octroie également, bien avant l'heure, une semaine annuelle de congés payés.

En 1919, redevenu français, l'industriel est accusé de s'être fortement enrichi pendant la guerre en commerçant avec l'Empire. Il résout alors de consacrer la totalité des profits litigieux à des œuvres sociales. Créée en 1920, la fondation Hildenbrandt a pour objet la construction de

logements pour les familles modestes. Sept ans plus tard, un quartier entièrement neuf est inauguré dans la périphérie ouest de Mulhouse, en présence de Raymond Poincaré et de nombreux élus. Il accueille aussitôt ses premiers habitants.

La cité Hildenbrandt est un ensemble de cent trente-huit pavillons entourés de jardins. Ses rues portent toutes des noms de fleurs. La petite rivière qui la délimite à l'ouest est bordée par un chemin de terre, l'allée des Roseaux, véritable promenade champêtre en pleine agglomération. Pour la mémoire collective, une stèle sise le long de l'allée rappelle l'article 7 de l'acte de donation du 19 septembre 1920 :

LA FONDATION
LES JARDINS HILDENBRANDT
EST DESTINÉE À AIDER DE
JEUNES MÉNAGES
EN BONNE SANTÉ
DÉSIREUX D'AVOIR
DES ENFANTS ET DE
LES ÉLEVER DANS DE
BONNES CONDITIONS
D'HYGIÈNE ET
DE MORALITÉ.
FERDINAND HILDENBRANDT

Jusqu'à sa mort, en 1964, la cité-jardin fera la fierté de Ferdinand Hildenbrandt. Il la considérerait, devant sa réussite industrielle et publique, comme l'œuvre de sa vie. En 1994, pour le

trentième anniversaire de sa disparition, son nom fut donné à la passerelle en arceau qui rattache la cité Hildenbrandt au quartier de logements militaires voisin. L'administration de la cité-jardin est aujourd'hui confiée à un organisme de logements sociaux.

I

Melvil revient à lui, clignote, tremble un peu. Il n'a pas tout à fait entendu le mot, mais la masse extraordinaire du mot est venue le bousculer comme un engin glissant sur son erre, locomotive ou ferry-boat que nul obstacle ne retient et qui balaye sans le moindre soubresaut tout ce sur quoi sa trajectoire le précipite. Le jour déferle par les fenêtres ouvertes, baignant la pièce d'une lumière d'évanouissement. Hier encore c'était ciel blême et bruine glacée, les branches nues des arbres ressemblaient à des ossements ; et ce matin au réveil, voilà qu'elles s'étaient parées de boutons vert tendre ou duveteux, certains déjà à deux doigts d'exploser. Les tuiles humides étincelaient dans la clarté rasante. Le printemps était venu pendant la nuit.

La journée a été un supplice. Pas de fenêtres au local du courrier, dans le sous-sol de la cité administrative qu'il a pour tâche de sillonner du lundi au vendredi en distribuant paperasses et enveloppes. Comme un enfant prisonnier de la

classe, il a attendu avec des tressaillements au ventre que l'horaire le délivre. Tandis qu'il filait enfin vers son arrêt de bus, dans l'air tout chargé de tiédeur, sa chair continuait d'avoir hâte, et sans raison, il se dépêchait encore.

Dans le bus, il est resté debout. Il pouvait sentir à travers la vitre tout ce qui est vivant s'adonner au printemps, à cette extase inquiète, ces promesses qui fleurissent partout et où les instincts s'engouffrent furieusement, ivres et naïfs comme au premier jour. Il est descendu sur la place, toujours se pressant, toujours pour rien. En arrivant rue des Iris, il a vu les volets clos et pensé au bleu du ciel qui ne pouvait entrer. Il a quitté la saison neuve et pénétré dans l'hiver éternel du foyer. Devant l'évier, il a bu un verre d'eau et mastiqué une brioche, regardant par la vitre les voitures garées dans la lumière inouïe, la rue submergée de beauté. Dans le salon, la radio hurlait et ça empestait le tabac. Le soir enflammé propulsait des barreaux d'or à travers les persiennes, jusqu'au fond du vieux buffet éventré. Vite, ouvrir ces fenêtres.

Le père a dit : « Il y a eu un coup de fil. »

Il était dans le fauteuil, la tête de côté, son gros menton posé dans sa main ; entre ses doigts, sur sa cuisse, un mégot finissait de se consumer.

« Ah bon ? »

Obsédé par l'air du dehors, Melvil poussait les battants dans le grand jour. Le père a encore dit quelque chose, un mot qu'il n'a pas vraiment saisi mais dont il a subi le choc, masse roulant et

le balayant, lui passant à travers. Il s'est retourné avec des yeux ensommeillés, a porté une main à sa bouche. L'irréel du printemps est entré dans la pièce et y a pris place, silencieux et indifférent. L'espace d'un instant, Melvil s'est absenté de lui-même. Maintenant il tremble de la tête aux pieds. Le mot carillonne en lui comme une sonnerie de cloches d'église. Il baisse la radio pour mieux entendre le père répéter sourdement quelques phrases dont le sens paraît lui échapper ; il y est question d'un vol transatlantique, d'une date qui reste à fixer.

Lui demande : « Est-ce qu'il a dit autre chose ?

— Il a dit qu'il rappellera. Et aussi qu'il était content. »

Ils se font face, abasourdis de ce dont ils sont en train de parler, le grand fils chétif avec ses épaules perchées et ses épis sur les côtés de la tête, le père étroit et sec dans son trône racorni, les deux mêmes mentons protubérants, fendus comme des pieds de bouc. Le père a dit tout ce qu'il savait, c'est-à-dire pas grand-chose ; il écrase sa cigarette et son gros menton revient dans sa main se poser. Melvil remonte la radio et va à la cuisine préparer le repas.

Ils dînent tôt, sans parole et sans appétit. Le père s'interrompt constamment pour fumer, lui tatouille dans son hachis, le cœur au bord des lèvres. Dans la barquette, la nourriture a pris un aspect de chose morte. Enfin le père jette sa fourchette et se lève, crachant la bouchée qu'il n'a pu avaler. Il retourne au salon où il reste longtemps à fumer dans le noir. Melvil jette les restes et se rassoit à la table, cherchant les mots adéquats, tournant les phrases et les situations ; ses mains plient et déplient machinalement un torchon devant lui sur la table et il tourne les phrases, sans trouver sa propre émotion, son euphorie, son soulagement. Le père appelle. Il l'accompagne se coucher et redescend finir la vaisselle. Bientôt, à l'étage, le ronflement s'instaure, sans paix ni sagesse. Il éteint les lumières et s'éclipse dans le soir, comme un somnambule.

Il prend par l'allée des Roseaux, dépourvue d'éclairage, où l'odeur de terre humide donne l'impression de marcher en forêt. C'est à peine

si on entend la rivière s'écouler en contrebas, invisible sous le rideau de branches ; de l'autre côté, par-delà la ligne des haies, les fenêtres des maisons luisent doucement dans l'arrière-plan des jardins. Il traverse des bouffées de fraîcheur, des parfums flambant neufs, mais son esprit est tout entier voué à l'annonce qu'il va faire et à ses dramaturgies possibles. Tandis que les mots se bousculent, indécidables, d'autres pensées se forment, à l'état d'ébauches, dans les couches plus profondes de son esprit. Il songe que tout ce temps n'a pas été entièrement perdu, puisque cette heure-ci approchait secrètement ; que les sautes de son espoir et de sa foi n'y auraient rien changé, car elle venait au-devant de lui, opiniâtre et fatidique. La voici donc maintenant, l'heure de l'annonce : incapable de regarder en face la chose prodigieuse dont elle doit rendre compte, il se livre d'avance à toutes sortes d'effets de manche et de coquetteries, comme l'assoiffé inventorie ce qu'il va boire pour ne pas penser à sa soif. Cependant, l'annonce aussi lui paraît si imminente que c'est de lui-même, de sa propre réalité, qu'il finit par douter.

Un cri de femme le fait sursauter, suivi de coups – ce n'est qu'une télévision, dont le vacarme bleuté se déverse d'une fenêtre ouverte. La conscience lui revient de son long corps qui va dans le noir. Sur les derniers mètres, l'allée prend une légère pente ; puis elle débouche près de la rue des Primevères, sur la grande place, vaste comme un champ de foire, qui fait office

de vide sanitaire entre les autres quartiers et celui-ci.

Il n'a encore croisé aucun de ceux qui, dès demain, sauront. Des nuages de mouchérons exécutent leur première danse autour des bulbes des lampadaires. Au centre du terre-plein, la pietà éplorée serre contre elle ses deux aînés agonisants. De l'autre côté, là où la ville continue, la sandwicherie et le salon de coiffure ont baissé leurs stores ; les néons du Cénacle éclaboussent en rouge et vert les chemises des deux seuls clients installés sur sa minuscule terrasse.

Jeunes, larges, rouges, ils bavardent devant de grands bocks de bière, à l'aise comme s'ils étaient chez eux. Ils ne sont pas chez eux. Quelqu'un devrait le leur faire savoir. Ce n'est pas comme ça que ça marche ici, on ne viole pas impunément une frontière, fût-elle invisible. C'est un coup à se faire abîmer. Il passe tout près d'eux, à les frôler, tâchant de les écraser du regard. Mais les deux types ne paraissent rien remarquer et continuent de discuter comme s'il n'était pas là du tout. Pour qui ils se prennent, a-t-il presque l'impression de grogner tout haut en poussant la porte du *bierstub*. Ils devraient se méfier. Quelqu'un pourrait leur en faire voir.

Sur la télé du fond, un match se dispute sans le son. D'aigres haut-parleurs propagent une de ces musiques ubiquitaires et lancinantes qui vous lessivent n'importe quel lieu comme de la Javel. Pas de veine, personne ! Pas l'écho d'une conversation – hormis celle des deux guignols de

la terrasse. Le Cénacle ressemble à une grande boîte vide, l'œil peut suivre les lignes du carrelage jusqu'aux lambris foncés du mur sans rencontrer d'autre obstacle que les pieds des tables et des chaises. Du comptoir dépasse le haut d'une tête dont la fine épaisseur de cheveux paraît incrustée dans la peau comme de la saleté. Assis derrière ses tireuses, Roland suit le match d'un œil las.

« *Wie geht's*, mon Rolls ?

— *Yo*, le Melvil ! » fait Roland, le ton enjoué et le visage morne. Dépliant sa haute carcasse, il lui tend une main humide et molle.

« Comment ça va, ton père ?

— On ne peut mieux, vraiment.

— Qu'est-ce que je te sers ?

— Comme d'habitude », mais voyant que Roland ne réagit pas il ajoute, sur un ton involontaire de question : « Un Picon ? »

Roland répète : « Un Picon », et il prend un verre sur l'étagère du fond.

Ils échangent quelques mots avec le manque d'inspiration de ceux qui parlent en vieux amis sans vraiment se connaître. Roland jette un sous-bock devant lui et y dépose la boisson couleur de boue.

« Merci bien. Santé ! »

Melvil lève son verre et trempe ses lèvres dans la mousse grise ; puis jette un regard autour de lui comme s'il venait de s'apercevoir qu'il est seul.

« Mon vieux, y'a pas foule ! Où ils sont passés, tous ? »

— À la gravière. Premier barbeuk de la saison. Ils ne t'ont pas prévenu ? »

Pour toute réponse, il avale quelques gorgées d'amer, après quoi il replace soigneusement le verre sur le sous-bock – mais comme Roland le regarde toujours, il lève à nouveau le verre et reboit. Roland se recule dans sa cavité et se rassoit ; son regard passe sur la lueur mouvementée de la télévision et y reste accroché. « Ça fait plaisir de te voir », dit-il comme il dirait : À la prochaine.

C'est le moment que Melvil choisit pour se pencher par-dessus le comptoir avec un air de mystère.

« Tu ne vas pas me croire... » commence-t-il, quand la face congestionnée d'un des guignols en chemise apparaît au bas de la fenêtre ouverte donnant sur la place.

« Rolls, tu nous remets ça ? »

Roland fait un signe de la main, se lève et tire paresseusement deux pintes. Il coupe la mousse avec une spatule, puis s'extrait de derrière son comptoir, un tablier aux hanches, pour faire passer les verres par la fenêtre. Il échange quelques mots avec les deux types, mais à chaque fois qu'il fait mine de revenir, une dernière remarque le happe et il retourne s'accouder à l'appui. Seul face à la lucarne vide du bar, Melvil entend leurs gros rires qui résonnent sur la place. Il s'attarde un instant sur le match puis, mû par une

impulsion subite, s'arrache au comptoir et fait quelques pas dans la salle, l'air détaché de celui qui visite en sirotant son verre. Là, dans le renfoncement du fond, un client qu'il n'avait pas vu ! Installé à une table, le bonhomme lève les yeux de son livre juste à temps pour voir son sourire se décomposer quand il le reconnaît.

« Bonsoir Melvil. Comment vas-tu, mon garçon ? »

William, tout en barbe et en cheveux, cuissots débordant de la table, bedaine déformant un pull à losanges jaunes et verts – *William, ce tas de merde*. D'un geste cordial et impératif, il lui fait signe d'approcher.

« Viens, viens. »

Melvil jette un regard éperdu à Roland, toujours retenu par l'élastique invisible de sa conversation. Nulle échappatoire. À lents pas cacochymes, il rejoint la table et s'assoit. William a posé son livre et remonté sur son front ses petites lunettes cerclées de fer. Ses bouillons de barbe sont parcourus de fils gris, des poches bistre lui pendent aux yeux. Ils trinquent. William lui fait un sourire d'instituteur.

« Mon cher Melvil, tu as la tête de quelqu'un qui a coché les six bons numéros. »

Toujours ces tournures à la mords-moi le nœud et cette clarté dans la voix qui contredit la grossièreté du corps. Les petits yeux bleus de William le questionnent, mais il ne veut rien dire – pas à lui. Il se connaît assez bien pour savoir qu'au premier mot qu'il lâchera, tous les autres

vont suivre sans qu'il puisse rien retenir. Alors il répond très prosaïquement qu'il ne joue jamais au loto, et les petits yeux pochés s'amuse de lui. William demande comment va le père : il dit que le père va bien.

« Toujours chez Schoepflin ?

— Non.

— Retraité ? »

Il répliquerait bien quelque chose comme : Si on te demande tu diras que tu ne sais pas – mais n'arrive qu'à marmonner un « On peut dire ça comme ça » qui lui donne l'impression de vendre piteusement la mèche. William ne s'est jamais tellement intéressé à lui, d'où lui vient ce besoin de le cuisiner là maintenant, ce soir ? Par bonheur il n'insiste pas – mais les petits yeux bleus continuent de le disséquer, paraissant trouver hautement comique ce qu'ils lui dénichent à l'intérieur. Pour faire diversion, Melvil demande si les affaires sont bonnes.

« Je n'ai pas à me plaindre. Ces vieilles baraques dans les villages... Toujours une infiltration, une souche de cheminée à rafistoler. Tant que les gens auront besoin d'un toit sur la tête, je ne manquerai pas de boulot – sauf bien sûr en cas de tuile. » Et comme son calembour lui plaît, il le répète : « En cas de tuile... »

De la veste militaire pendue au dossier de sa chaise, il tire une pipe et un paquet de tabac. Un parfum douxereux se répand tandis qu'il bourre le fourneau de petites pincées jaunes. Ses ongles

sont larges comme des truelles. Melvil a sifflé son verre et fait mine de se lever.

« Tu t'en vas déjà ?

— J'ai attrapé une mousse en passant. J'étais sorti pour prendre l'air.

— Excellente idée. Un soir comme ça, il n'y a rien de mieux à faire que d'être dehors.

— À moins d'aimer rester seul au fond d'un bistrot... ose-t-il en rougissant.

— C'est que vois-tu, j'avais envie de lire. »

Melvil jette un coup d'œil dédaigneux au livre posé devant William mais manque son effet : le croyant intéressé, l'autre lui tend le volume, dont la couverture est frappée d'un large W. Il décline, accompagnant son geste d'une moue exagérée. William rempoche le livre avec un sourire ouvertement amusé, jette un billet sur la table et se lève, empoignant sa veste militaire.

« Alors allons la faire ! dit-il, et il vide sa pinte d'un trait.

— Quoi donc ?

— Mais ta promenade ! C'est toi qui as raison mon garçon, allons profiter de cette soirée merveilleuse ! »

Dehors, les deux guignols sont partis, Roland est en train de débarrasser leur table. William s'emplit les poumons de l'air nocturne et s'élance sur le trottoir, perdant un peu l'équilibre. Il est soûl. Melvil se demande comment il a fait pour ne pas le remarquer plus tôt. C'est certainement parce que William a trop bu qu'il a décidé de lui coller aux basques. Ils se connaissent à peine, ils n'ont jamais échangé que trois mots, par la force des choses, parce qu'ils vivent dans le même décor et se croisent ici ou là depuis des lustres. Dans un quartier comme celui-ci, on croit connaître tout le monde et tout le monde croit vous connaître. C'est un principe établi, de même qu'il est ailleurs établi que, sauf exception, les gens que l'on croise dans les rues sont tous des inconnus. Ici, il y a ceux que l'on salue en passant, ceux avec qui on s'arrête pour causer un moment et ceux qu'on évite de saluer quand on le peut. William appartient à la troisième catégorie. C'est un élément encombrant

du paysage, comme une bouche d'égout ou un poteau qu'on est habitué à contourner, non sans une petite contrariété physique. Marcher à ses côtés n'a pas plus de sens que de se promener en compagnie d'une boîte aux lettres. Sur le côté de la place, une ombre claudique au bas des maisons.

« Hé, Hippolyte ! Hé ! » Melvil appelle à grands gestes, sur le point de se mettre à courir. L'ombre dresse la tête et vient à leur rencontre, soubresautant à chaque pas comme un cheval de carrousel, son bras infirme replié contre sa poitrine. Hippolyte a beau être un peu attardé, Melvil lui consacrerait avec joie sa soirée, puisse-t-il seulement le délivrer de William ! La mine sombre, le même leur donne à chacun une forte poignée de main, son autre main recroquevillée contre sa poitrine comme une patte de poulet mort. Puis il reste planté là, fixant le vide derrière eux de ses grands yeux enfantins. Melvil essaie d'engager la conversation, mais Hippolyte répond à peine et il se retrouve à parler tout seul, de n'importe quoi. William, qui allumait sa pipe, lui coupe tout à coup la parole.

« Hippolyte, mon garçon, explique-nous ce qui ne va pas. »

Une bande de gamins passe auprès d'eux, moulinant à toute force sur des vélos miniatures. Leurs catadioptres s'éparpillent dans l'obscurité comme une volée d'étincelles. Hippolyte se frotte la nuque, le regard obstinément par terre.

« Me suis pris un savon, et alors ?... »

William demande ce qu'Hippolyte a fait pour mériter un savon. Les grands yeux noirs s'allument d'un coup : « Rien du tout, je voulais juste y aller moi aussi !

— Aller où ?

— Mais au barbeuk ! Elle dit que je suis pas invité, qu'il faut être invité. *Est-ce que quelqu'un t'a proposé ?* elle me demande. *Est-ce que quelqu'un a téléphoné que tu es le bienvenu ?* Mais c'est pas comme ça que ça marche, maman ! Y'a pas besoin d'invitation, tout le monde y va, au barbeuk ! *De toute façon c'est niet*, elle dit. Elle dit qu'elle m'emmènera pas, point à la ligne... »

William se caresse la barbe.

« C'était donc ça le bar vide, les rues sans personne : une fête à la gravière...

— Mais oui, s'écrie Hippolyte, avec le printemps et tout ! Il y en a un qui a dit *Allez hop, on se retrouve à la Souche*, et ni vu ni connu, ils sont tous y allés. À part moi et vous deux, comme des cons !

— Et Roland ! » précise Melvil presque involontairement.

Hippolyte fait un geste de la main, comme pour jeter une chose par-dessus son épaule.

« Mais tu sais ce que moi j'ai dit ? J'ai dit que pour commencer on est en république et j'ai le droit d'aller où je veux. Si elle ne veut pas m'emmener, je m'en branle le poireau, j'irai par mes propres moyens. *Pedibus*, j'irai !

— Tu as employé cette expression ? demande William.

— Pedibus, ben oui ! »

William éclate de rire : « Tu as vraiment dit à ta mère : *Je m'en branle le poireau* ? »

— Un peu, mon cochon ! C'est là qu'elle m'a foutu, mais alors... toute une pendule. Après, je me suis barré dehors. Pas mangé. Elle n'a qu'à se la garder, sa bouffe. »

À nouveau, il jette une chose par-dessus son épaule. Melvil fait observer, en manière de consolation, que la saison ne fait que commencer.

« Il y en aura d'autres, des barbeuks... »

— Je m'en fous du barbeuk, dit Hippolyte.

— Ben alors, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que sa mère est en rogne », dit William.

Hippolyte hausse son épaule valide.

William dit encore : « Parce que personne n'a pensé à inviter son fils à la gravière. »

Le gamin leur jette un regard noir.

« C'est elle qui se fait chialer toute seule, qu'est-ce que j'y peux ? » et il se détourne.

William fait rougeoyer le fourneau de sa pipe tout en embrassant du regard le ciel moucheté d'étoiles.

« Ma parole, c'est une nuit à ne jamais remettre les pieds chez soi. Ce qu'il peut faire bon ! À défaut de barbeuk, Melvil et moi partions pour une promenade. Te joindrais-tu à nous, mon cher Hippolyte ? »

De ce côté du pont, on se retrouve presque tout de suite parmi les immeubles du quartier mili. Sur l'autre rive, il n'y a que la départementale qui s'embarque vers les villages et, précédant la campagne véritable, sa parodie fragmentée en jardins populaires. Ils reviennent donc vers la cité, leur pas se réglant sur le boitement d'Hippolyte. Ils contournent les pelouses de la place des Anémones, descendent les trottoirs engazonnés de la rue des Jacinthes, et déjà, le terrain vague obscur les oblige à revenir sur leurs pas. Alors, prenant par les rues des Pâquerettes et du Lilas, ils remontent jusqu'à la place du Jasmin. Une lumière oubliée brille dans l'une des classes de la petite école ; le tourniquet et la cage en cordes gisent comme des épaves dans l'étrangeté nocturne. Ensuite, c'est la rue des Jonquilles qui trace sa courbe vers le bassin, resserrée entre les haies et les jardinets ; les pavillons aux volets clos s'y alignent, peints en bleu, en orange, en jaune et partageant le même air de ville de poupée, avec leurs toits de tuiles et les petits nains rubiconds nichés dans les géraniums.

La maison de William est au bout, serrée un peu de biais contre le quai. Bâtie sur le même patron que les autres, c'est un front rose pâle ceint d'une chevelure d'arbres ; au-delà, il n'y a que le bassin où s'épousent les deux bras de la rivière.

Ils vont s'accouder au garde-corps, abandonnant leur regard aux milliers d'événements minuscules qui se succèdent à la surface de

l'eau. C'est donc à eux qu'il va devoir le dire. Son annonce gigantesque, à William et Hippolyte. Il ferait mieux de la garder pour lui mais c'est impossible, c'est trop, beaucoup trop. Il faut, d'une façon ou d'une autre, que ça sorte de lui et qu'il s'en libère. Ici et maintenant donc, et à William et Hippolyte.

Il regarde l'eau. La chose lui vient aux lèvres et il la profère, et bien sûr les mots sont inadéquats. Il l'a fait comme on se débarrasse d'une commission dont on a été chargé, juste par besoin d'en être quitte. Son excitation fait place au sourd abattement qui succède à l'ivresse. William hoche la tête en envoyant pensivement sa fumée vers le ciel violâtre. Hippolyte ne réagit pas, toujours aux prises avec sa mère à propos du barbeuk. S'arrachant à la barrière, Melvil fait mine de retourner vers les maisons et les deux autres lui emboîtent le pas. Il n'aurait pas imaginé être à ce point déçu.

À lui comme au père, l'attente d'emblée paraît interminable. Ils sont si fébriles les premiers temps qu'ils en perdent le sommeil. Sur l'affichage de son réveil, Melvil recense les diverses combinaisons de chiffres à mesure que les heures défilent, voyant avec désolation approcher celle où il devra se lever ; ou bien il fixe le plafond si longtemps qu'il finit par y voir danser des taches de plus en plus agitées et nerveuses qui persistent à l'intérieur de ses paupières quand il essaie de les fermer. Pour tromper l'insomnie, il s'imagine en bateau ou en train, et que sa couchette voyage tandis qu'il s'abandonne à l'immobilité ; il se voit au travail, dormant à poings fermés dans un plumard moelleux, au milieu de ses collègues affairés. Ces stratagèmes ont d'ordinaire la faculté de lui inspirer le sommeil, mais le fléau de l'attente les a rendus inopérants. Il lutte en vain contre un déluge de visions qui ressemblent à ces vieux films dont les personnages s'agitent en accéléré, et qu'on diffuserait tous à la fois sur

l'écran allumé de son cerveau. Et quand enfin cette marée l'emporte et l'anéantit, c'est le père qui s'agite dans la chambre voisine, arraché à un vague sommeil par l'oiseau du petit jour.

Il entend dix fois aboyer son prénom et doit se mettre debout, nauséeux, égaré – soutenir le père dans l'escalier abrupt, lui faire couler son café, allumer sa radio. Toute la journée ensuite, il lutte contre une fatigue assassine qui l'abat sur sa petite table, dans le local du courrier où, le trouvant endormi, son chef vient lui secouer l'épaule avec irritation. Parfois sa vue se trouble tandis qu'il pousse son chariot de bureau en bureau dans l'atmosphère asilaire de la cité administrative ; et il titube, ne sachant où il est ni ce qu'il dit. Il perd l'appétit, soupire, se gratte, tapote sur des objets.

Exquise et intolérable, l'attente l'exténue comme elle exténue le père. Il s'étonne que ces jours soient si difficiles alors qu'il y a si peu de temps, rien n'annonçait l'issue, ni proche ni lointaine. À quoi toutes ces années sont-elles donc passées ? C'est comme s'il avait été absent, retiré de la vie, pour ainsi dire de lui-même ; l'attente seule était là, qui le faisait tenir.

Au début il n'y avait pas cette interdiction, on pouvait encore en parler ; lui ne faisait même rien d'autre. Il raisonnait tout haut, formulait des hypothèses et finissait par prendre pour vérité indubitable ce qu'il n'avait d'abord fait que supposer. Faute de nouvelles dignes de ce nom, il s'était bricolé une réalité de fortune,

architecture sans fondation qui proliférait et se ramifiait démesurément, nourrie par la coulée permanente, torrentielle de ses paroles. Il y puisait, pour lui-même, de quoi tenir le chagrin en respect. Mais au père, ce bric-à-brac n'était d'aucun secours, c'était même le contraire, et le jour est venu où il n'a plus supporté. Il n'y eut qu'une seule colère, épouvantable, paroxystique. Réfugié dans sa chambre à l'étage, Melvil dut attendre le lendemain matin, que le père soit parti à l'usine, pour descendre terminer le dîner auquel il avait à peine touché quand la tempête avait explosé.

Une prohibition venait de s'instaurer sous leur toit, et au-delà, à travers eux, au quartier tout entier. Chacun en prit acte, le silence se fit. Personne n'osa plus en parler, ni même y faire allusion – en tout cas devant eux.

Il admettait ce mutisme ombrageux comme l'un des caractères cardinaux de tout homme véritable ; hélas, c'était un caractère qu'il ne possédait pas. Le père ne se faisait pas faute de le lui rappeler quand, brutalement, il en avait marre des derniers cancans du voisinage ou des avatars quotidiens des services municipaux que le fils s'évertuait à lui faire partager pour meubler leurs repas ; il lui lâchait alors à la face un soupir interminable qui le réduisait au silence ; et leur tête-à-tête se poursuivait sans parole, dans des bruits de couverts et de mastication.

Jusqu'ici, Melvil s'est malgré tout fait un devoir de rapporter chaque jour du dehors

sa provision de nouvelles fraîches. Il raconte, divague, ergote à propos de rien, rit tout seul, espérant par cette perfusion journalière ralentir le processus de renfermement à l'œuvre chez le père, surtout depuis qu'il a cessé de travailler et reste du matin au soir reclus à la maison. Au fond, bien sûr, il n'est pas impossible que le père ait fini par en prendre son parti et résolu de laisser le fils soliloquer jusqu'au coucher, bourdon continu, insignifiant mais familier, au même titre que la machine à café qui soupire à la cuisine ou la radio qui braille au salon – oui, il est bien possible qu'il ait depuis longtemps cessé de l'écouter, par lassitude, par résignation ou par mépris.

Or, à présent, quelque chose a changé : un même sujet occupe irréfutablement leurs deux têtes. Le père a tendance à desserrer l'étau de sa censure ; il ne refuse plus d'en entendre parler. À longueur de repas, de soirées, de dimanches, il laisse le fils filer ses conjectures, broder, tricoter par l'imagination tout ce que l'attente persiste momentanément à leur dérober. Tout ce qu'ils espèrent depuis si longtemps et qui était inaccessible paraît maintenant si proche qu'on croirait pouvoir le toucher simplement en tendant la main. Par moments, il semble à Melvil que son organisme n'y résistera pas. Pour se soulager, laisser aller un peu la vapeur, il donne libre cours à l'orage de paroles qui lui étouffe le cœur ; et chaque soir devant leurs assiettes qui ne se vident pas, lorsque sa logorrhée atteint

ses points d'orgue, le père, d'une voix qui n'est qu'un souffle et comme pour serrer la bride à sa propre impatience, murmure : « Bientôt, on va savoir. »

La nouvelle a fait son chemin. Sur chaque trottoir d'Hildenbrandt on vient vers lui, on l'arrête pour lui en parler. Il est apparu au Cénacle une autre fois, puis plusieurs. Les copains avaient tant de questions qu'ils en oubliaient de le saluer, et même de demander après le père. Leur effervescence sublimait cet événement dont il était l'annonciateur, et à propos de quoi il affectait de ne pas tout dévoiler. Les fois suivantes, ils s'impatientsaient, mais il a continué à faire des mystères – d'ailleurs, le voudrait-il qu'il ne pourrait leur en dire davantage, car il n'a rien su d'autre que les bribes retransmises par le père et qu'il leur a déjà répétées, au mot près.

À mesure que les jours passent, les questions se font pressantes, un peu revendicatives ; puis elles commencent à s'espacer. La fièvre retombe et l'attente n'est toujours pas comblée. Plusieurs semaines se sont écoulées depuis le coup de fil. Il n'est rien venu d'autre. On ne peut plus être sûr que le père ne se soit pas simplement

trompé. Il devient de plus en plus rare qu'on arrête Melvil dans les rues d'Hildenbrandt pour lui en parler ; certains semblent croire qu'il n'a raconté ça que pour se rendre intéressant, et il doit supporter leur dédain.

Les semaines deviennent des mois. L'été se passe dans un grand désarroi. C'en est fini de l'exaltation qui coupe l'appétit, des délices de l'insomnie. Ils bouffent, ils dorment, ils vivent côte à côte sans savoir à quoi se vouer, maintenant que l'attente même est dilapidée. Le soir, après avoir couché le père, il redescend débarrasser la table, soupire, hausse les épaules et, faute de courage, laisse la vaisselle s'amonceler dans l'évier. Il ne retourne plus au Cénacle où il est trop souvent resté seul sans que personne lui parle, la bouillie des haut-parleurs occupant plus d'espace que lui. Il passe ses soirées devant la télé, à changer cent fois de chaîne, avec pour seule compagnie l'empreinte fantomatique du père dans le fauteuil et son odeur de tabac froid et d'aigreur ; ou bien il pulvérise d'anciens records sur sa console de jeux, écoute de la musique dans ses écouteurs jusqu'à ce que l'ennui se change en épuisement.

Parfois, au beau milieu de son rêve, surgit un timbre fêlé qui tousse son prénom : « Melvil ! Melvil ! » Il sursaute, s'assoit au bord du lit, se lève ; puis il offre son bras au père jusqu'à ce qu'il soit assis. Appuyé au chambranle, Melvil attend qu'il ait fini pour tirer la chasse d'eau et le raccompagner. Ils n'échangent pas un mot.

À la caisse du supermarché, madame Hoeb fonce droit vers lui.

« Est-ce qu'il n'est pas malade ? Je reviens de vacances et il a pris dix ans ! Yé, la mine qu'il a... »

Elle traîne derrière elle un cabas à roulettes et une odeur de produit ménager. Ses bras s'étalent contre le chemisier canari qui la boudine. Melvil a beau répéter que la santé du père est bonne, elle tempête qu'il va mal et doit tout de suite voir un docteur. Ses « on ne peut mieux » et ses « comme un charme » glissent sur elle comme s'il ne les prononçait pas.

« Le jour où monsieur Hoeb a eu cette face de plâtre et ces yeux bouffis, six mois après il était mort et enterré. Tu dois l'emmener consulter, point à la ligne ! »

Elle l'engueule sous les yeux de toutes les ménagères du quartier en train de faire leurs courses et ça le scandalise. Il songe qu'avant, ils étaient craints. Quand ils arrivaient quelque



13866

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 16 juillet 2023*

Dépôt légal juillet 2023
EAN 9782290363034
OTP L21EPLN003178-398761

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion